

TRADUIRE  
LE PULITZER

EDITH SOONCKINDT

**Février 2013**

Au commencement était le livre...

Ou plutôt, la fin du livre, une traduction pseudo XVIII<sup>e</sup> qui m'avait solidement accaparée six mois durant et avait posé au quotidien des défis archaïsants défiant l'imagination.

Or donc, j'aspirais à me reposer, et à écrire, lorsque les éditions Plon, pour qui j'avais travaillé sur trois ouvrages il y avait dix années de cela, m'ont contactée.

Il s'agissait d'un thriller, me dit-on.

D'une illustre inconnue en ce qui me concernait.

Ah oui, petit souci : il y avait 800 pages à traduire. En six mois.

C'était à prendre ou à laisser.

D'ailleurs, autant être honnêtes, le premier traducteur pressenti avait décliné, c'est pourquoi on se tournait vers moi.

J'avais trois jours pour lire les épreuves non définitives et donner ma réponse.

Or je n'aime pas lire les thrillers, définitifs ou pas, avant de les traduire, ça me gâche le suspense.

Donc, j'ai lu un chapitre et survolé le reste.

Funeste erreur, mais je l'ignorais encore.

Car le premier chapitre était ma foi assez avenant, situé dans l'écrin douillet d'un hôtel d'Amsterdam où planait un mystère quant au pourquoi et au comment de la présence du héros en ce lieu.

Pressée par le temps, j'en suis restée là de ma lecture, ai effectué

un essai d'une page pour me chronométrer et j'ai donné au charmant éditeur, pour qui j'avais fait des traductions autrement plus difficiles, une réponse positive.

En échange de quoi j'ai glané une information de taille : le plus grand secret entourait le contenu de ce roman aux États-Unis, où il était encore inédit et je ne devais souffler mot du contenu à personne !

Pour une pipelette comme moi, et qui tenais un blog en prime, le défi était de taille !

### Mars 2013

En ce mois quasiment printanier, me voici donc dans l'hôtel amstellois décrit plus haut et, pour être franche, j'y serais bien restée toute la durée du livre. Ce qui aurait donné un piètre thriller, j'en conviens. L'auteur avait d'ailleurs dû se faire la même réflexion puisqu'elle a rapidement transporté son héros à New York, où ses descriptions plus vraies que nature m'ont offert une délicieuse plongée dans Manhattan, visité il y a trop longtemps. Bonheur d'arpenter à nouveau avec elle les rues de New York et d'y loger dans un sympathique appartement, bonheur d'aller visiter avec le héros un musée d'...

Ah.

Non.

Parce que c'est là que les choses ont commencé à se corser et que mon beau planning déjà on ne peut plus serré de huit-dix heures par jour s'est mis à prendre l'eau à gros bouillons.

La visite artistique du musée était déjà « coton » en soi, et je pouvais me féliciter de m'y connaître un peu en art, mais il y avait un événement auquel je n'étais pas préparée : la fameuse scène de l'explosion. Je ne m'y attarderai pas, mais il suffira de dire qu'entre les détails techniques et ceux plus « gore », j'ai eu envie de rendre mon tablier, là, tout de suite.

Malheureusement, ce n'était guère envisageable pour des tas de raisons, ne serait-ce que ce petit démon qui se nomme conscience professionnelle et sens de l'engagement pris, qui me faisait déjà re-

douter « la mort subite du traducteur » – nous sommes des petites choses si fragiles – qui aurait mis Plon dans un bel embarras.

J’avançais donc au milieu des cadavres, sous les décombres et les gravats, retenant mon souffle à chaque page de peur de croiser pire encore. Lorsque le héros a enfin trouvé le chemin de la sortie, mon soulagement a été largement égal au sien !

Re-appartement new-yorkais, repos – ouf –, puis appartement douillet d’un ami – insigne soulagement. Cette traduction allait peut-être se poursuivre en eaux calmes ?

En quelque sorte, oui.

Parce qu’elle m’a alors emmenée vers un atelier d’ébénisterie on ne peut plus accueillant et coloré.

Hélas.

Qui n’a jamais traduit de termes d’ébénisterie sans y connaître quoi que ce soit ne comprendra rien au malheur qui s’abattit alors sur moi.

Car les passages sur l’ébénisterie, il y en a eu plus d’un.

Au moment précis où j’accompagnais de nouveau le héros au collège, m’habituant à sa famille d’accueil – sa mère était morte dans l’explosion –, voilà qu’il leur faisait des infidélités et filait ré-gu-liè-rement vers ce maudit atelier !

Un seul passage aurait déjà suffi à ma peine.

J’ai dû en traduire cinq, si ma mémoire est bonne – un pur cauchemar dont m’a sauvée *in extremis* l’ébéniste de mon village.

Cela ne peut pas être pire après ça, me dis-je.

## Avril 2013

Je me trompais bien sûr, et Dame Tartt n’allait pas tarder à me montrer l’étendue encore plus étendue de son savoir et de son sens de la description détaillée, ainsi que de la métaphore gaillardement filée. Sans parler des phrases similibroustiennes.

Mais je m’égare.

Pour l’instant, elle se contentait de rapapilloter notre héros avec un père longtemps disparu et de l’emmener à Las Vegas.

Je passerai allègrement sur sa rencontre avec un Russe parlant mal

l'anglais – ah, le délice des dialogues bancals à rendre dans un français tout aussi bancal pour se faire taper sur les doigts ensuite – pour évoquer en passant le petit monde sympathique de la drogue auquel je ne connais plus grand-chose depuis mes années hippies, et dire mon grand bonheur à découvrir l'univers encore plus sympathique des paris sportifs, moi qui distingue tout juste un match de foot d'un match de rugby et qui ai souvent tout de l'odalisque alanguie !

Ah, voilà qui m'a réveillée ! Comme je me suis agitée, comme je me suis affolée, tout d'un coup ! J'ignorais encore que ces maudits paris réapparaîtraient là, là, et là, et ici encore !

### **Mai 2013**

Faut-il le préciser, mon beau planning de huit-dix heures par jour, samedi compris, boit sérieusement le bouillon ainsi qu'évoqué plus haut, avec toutes les recherches annexes que je dois effectuer pour une spécialité après l'autre, sorte de brochette lexicale juste faite pour mesurer l'étendue de mes incompétences et me dégoûter de la traduction à tout jamais.

Mais je reste à Las Vegas – le séjour y est un tantinet long – et je m'ennuie autant que l'on doit s'y ennuyer – de ce point de vue-là le « rendu » est excellent.

### **Juin 2013**

En juin, heureusement, nous rentrons à New York, le héros et moi, lors d'un éprouvant voyage en Greyhound. Mais je suis tellement heureuse de quitter Las Vegas que je me laisse trimballer cahin-caha et débarque à New York aussi fourbue (mais ravie) que notre héros. À ce stade-ci, l'ennui vegassien a fini de me convaincre que l'on n'était pas dans un thriller – où l'assistante d'édition avait-elle été pêcher ça ? –, mais plutôt dans un roman psychologique, voire un roman d'apprentissage.

### **Juillet 2013**

C'était du lourd, la noirceur des propos tarttiens, surtout à raison

de douze-quatorze heures quotidiennes, car j'en étais là, en ce bel été dont j'ai peu goûté le soleil.

Le héros ne va pas bien du tout, lui non plus ; il plonge un peu plus dans l'univers de la drogue.

Il faut croire que ce livre, que son auteur avait mis dix années à concocter, avait juste été conçu pour m'achever.

De retour à Amsterdam – fabuleusement décrite –, nous assistons aux premières loges à une sanglante rixe dont j'ai du mal à me remettre, encore aujourd'hui. Je **déteste** les sanglantes rixes, et à ce stade-ci je déteste ce livre, je déteste Donna Tartt, qui ne répond pas à mes questions, je déteste l'agent, qui n'arrête pas de m'envoyer, ainsi qu'à tout un panel de traducteurs de divers pays (une véritable usine) des explications linguistiques plus fournies et complexes les unes que les autres, je déteste l'art (pivot du livre) et je déteste traduire. D'ailleurs, au rythme déjà évoqué, je ne suis plus un humain, je suis une machine à traduire, et l'odalisque alanguie n'est pas loin de se muer en odalisque exsangue qui voudrait que tout s'arrête, là, tout de suite. Accepter cette traduction était une folie qui allait sérieusement me coûter et que je ne tarderais pas à regretter, voilà la seule certitude que j'avais, à ce stade.

### Août 2013

Et en effet, alors que j'avais déjà effectué de nombreux allers-retours avec ma réviseuse, voilà que la douce période de la relecture finale était arrivée. Et là, j'ai enfin reçu les épreuves définitives. La crise de nerfs ne pouvait qu'éclater. Car il y avait des changements, beaucoup de changements.

Passons, je n'ai même pas envie d'en parler.

Divergeons plutôt vers une petite anecdote qui ne manquera pas d'amuser ceux qui savent l'autre crise de nerfs que cela peut occasionner : l'adresse électronique de Donna Tartt est régulièrement refusée par mon serveur. Une fois, deux fois, dix fois, alors que la traduction est à rendre fin septembre.

Pendant ce temps-là, le livre sort aux États-Unis et laisse déjà augurer d'un joli succès.

Il était temps, les fans américains sur la page Facebook de Donna

Tartt menaçaient de faire un scandale si cela avait tardé un jour de plus. Dire que tout ce temps je détenais, moi, un document top secret qu'ils étaient prêts à payer très cher pour le lire avant tout le monde... ! Cela m'a aidée dans le respect du secret, je dois dire, car je ne tenais pas à voir mon Mac piraté...

### **Septembre 2013**

C'est le mois fatidique !

Et qui n'a jamais relu 800 pages d'un coup, dimanches et soirs compris, ne connaît pas le bonheur insigne qu'il y a à tenter de remédier au désastre.

Passons, ce fut un cauchemar, ni plus ni moins que toute cette traduction.

La bonne nouvelle, c'est qu'un jour, ça s'est arrêté.

### **Octobre 2013**

La traduction est rendue, je ne sais par quel miracle, et je ne suis plus que l'ombre de moi-même, la faute aux phrases pseudo-proustiennes que l'assistante d'édition a refusé de tronquer par un malheureux point-virgule et aux métaphores poétiques souvent alambiquées. Heureusement que, tout ce temps-là, l'homme de la maison a cuisiné et briqué, sinon je ne sais trop dans quel taudis je vivrais.

Du coup, je pars m'aérer les neurones à Göttingen – à cause de Barbara, de quoi me remonter le moral –, et n'eût été un voyage de retour désastreux j'aurais presque pu me reposer.

À mon retour, j'ai souvenir de quelques corrections, et puis de l'assistante d'édition qui démissionne, pour des raisons sans lien avec ce qui précède.

### **Janvier 2014**

Le 9 janvier 2014, c'est la sortie chic, dans un hôtel parisien chic, de ce livre chic et choc.

Premières félicitations sur la traduction, y compris de l'éditeur

en personne, qui n'ont pas manqué de m'étonner étant donné les conditions dans lesquelles j'ai travaillé, et surtout le peu de recul dont ma traduction avait bénéficié ! Douze mois au lieu de six n'auraient pas été du luxe ! Mais j'avais tout de même œuvré pour que, même dans de mauvaises conditions, ma traduction soit la moins mauvaise possible ; quitte à sacrifier ma vie personnelle et socio-culturelle dans la foulée... Malheureusement, les imperfections restantes, je les voyais, moi, et savais bien qu'avec plus de temps le résultat aurait été nettement meilleur.

Après une poignée de main digne d'un bûcheron canadien, Donna Tartt, 1 m 52 et aussi charmante que dans ses emails enfin reçus, se dit ravie de la traduction aussi. Finalement, je ne la déteste plus.

Car elle lit le français ! Angoisse !

Et elle a tout de même repéré quelques petites choses qui n'allaient pas... (pfff).

Au total, il y en aura une vingtaine – dont deux imputables à l'assistante d'édition démissionnaire et deux qui étaient des erreurs de compréhension de Donna –, ce qui, au vu des conditions de travail et du nombre total de pages, n'est pas si dramatique, *in fine* (je tente de me rassurer).

Enfin, ce cocktail me permet de rencontrer la nouvelle et charmante éditrice de Feux croisés, qui m'offre en fin de soirée une nouvelle traduction pour l'été, celle d'un roman punk se déroulant à New York, de nouveau un pavé, ce qui douche assez rapidement mon enthousiasme. Car je me suis juré que les pavés, moi, plus jamais !

En quelques semaines, *Le Chardonneret* sera n° 1 des ventes, du jamais vu chez Plon depuis *Les Versets sataniques*. Le livre prend donc son envol – y compris en première page du *Monde*, je suis souflée – et le buzz littéraire fait le reste...

## Février-mars 2014

Troisième tirage du *Chardonneret*, avec les fautes corrigées – qui m'ont valu quelques allers-retours épiques – et les remerciements

(imprimés !) de l'auteur à sa traductrice, un fait assez rare pour être souligné même si, dans l'idéal, ma modestie naturelle devrait m'en empêcher...

Les ventes continuent de grimper, les recensions de fleurir, dont certaines, une bonne dizaine, disent même du bien de ma traduction, ce que je continue de trouver miraculeux !

Sur Amazon, quelques mauvais coucheurs lucides, eux, trouvent à redire aux dialogues – qui, pour mémoire, étaient bancals en anglais – et aux phrases trop longues (tiens tiens, ne l'avais-je point dit ?).

Je note aussi que, sur la centaine d'articles qui sort, un bon tiers oublie de mentionner mon nom (l'ATLF a encore du pain sur la planche...).

Je note également, et non sans tristesse en dépit de l'allégresse ambiante, que j'ai traduit des livres géniaux – Trezza Azzopardi comme Anne Enright, Man Booker Prize 2007 – qui m'ont donné encore plus de fil à retordre, et que personne n'a dit un seul mot sur mes traductions héroïques de ces ouvrages-là, pour la bonne et simple raison qu'ils n'ont pas bénéficié du même investissement en marketing, sur lequel je médite rêveusement.

## Avril 2014

C'est sur Facebook, où quelques journalistes et autres auteurs de blogs littéraires m'ont demandée comme « amie » en même temps qu'ils recensaient le livre, que j'apprends l'extraordinaire nouvelle : *Le Chardonneret*, non, pardon, *The Goldfinch*, s'est vu décerner le Pulitzer 2014 ! C'est bête, mais je suis émue, alors que cela n'a rien à voir avec moi. Donna Tartt, femme simple et modeste, a le bon goût de se dire étonnée.

Au même moment se produit dans le monde un événement nettement moins retentissant : la publication passablement confidentielle de mon deuxième conte poétique chez Maelström (Bruxelles), *La Ville de la Pluie*.

## Mai-août 2014

Moi qui avais décidé que 2014 serait l'année de ma visibilité – hélas, mes ambitions se portaient résolument du côté de l'écriture –, voilà que tout à coup des articles sur ma personne font leur apparition à l'occasion de l'annonce du Pulitzer. Certes, c'est dans *La Voix du Nord* et *La Gazette de Nîmes*, mais pas seulement. Ils sont suivis de demandes d'interviews – près d'une dizaine en tout – qui continueront encore d'arriver pendant l'été. C'est fou comme j'existe, tout à coup, alors que – contrairement à un prix de traduction ou à un Médicis étranger – je suis juste la bénéficiaire par procuration d'un succès qui n'est pas le mien ! Autant avouer derechef que les prix littéraires glanés pour mes propres travaux m'ont valu bien moins d'attention...

Puis, c'est l'invitation à un séminaire professionnel de haut vol puisque je suis (à présent) une professionnelle de haut vol, n'est-ce pas, suivie d'une invitation en librairie, suivie encore d'une invitation à un festival littéraire dans le Sud-Ouest aux côtés de Beigbeder ! Si j'osais, je parlerais aussi de l'invitation à dîner de mon voisin on ne peut plus fier, tout comme ma charmante propriétaire, de connaître « la traductrice du Pulitzer ». *Vanitas, vanitatis* (ou *vanitatum* selon certains, restons précis en dépit de l'émotion).

Forte de ce succès qui m'émeut autant qu'il m'étonne, après m'avoir énervée – l'on existe donc en tant que traducteur **unique-ment** en fonction des célébrités que l'on traduit ? –, j'ai l'intelligence de relever tout ce que l'on dit de bien sur mon travail dans plusieurs recensions et l'envoie à divers éditeurs pour lesquels je ne travaille pas (encore). Car, depuis la sortie du *Chardonneret*, personne n'avait particulièrement réagi, au grand étonnement de mon éditrice, qui croyait que mon téléphone ne cessait de sonner...

Avec ce petit coup de pouce opportuniste et judicieux, ça allait advenir, finalement : deux appels et promesses de travail ultérieur – reste à voir si cela se matérialisera –, deux courriers du genre « je garde précieusement vos coordonnées » et *last but not least* trois traductions envoyées sur-le-champ par email, dont une que je m'offre le luxe de refuser, et un calendrier tout à coup prêt à exploser, du jamais vu en ce qui me concerne ! La sortie en poche et l'adaptation cinématographique

à venir du *Chardonneret* devraient relancer un succès qui, en cette fin d'été 2014, ne semble toujours pas près de s'émousser et c'est tout de même impressionnant (selon Datalib de mai 2015, il serait encore 40<sup>e</sup>).

Une bonne nouvelle ne venant jamais seule, le départ de la deuxième assistante d'édition fait que le roman punk new-yorkais ne m'a finalement jamais été confié... À la place, je traduis, et peaufine avec bonheur, de charmants petits romans pas déprimants de quelques centaines de pages et cela me va très bien !

Bémol à mettre au compte des accidents du travail non pris en charge par l'éditeur responsable : je souffre depuis six mois d'une douloureuse inflammation de l'épaule due à mon planning d'enfer, mais je l'endure presque avec fierté, un peu comme une blessure, voire un trophée, de guerre.

Autre bémol encore, et autant faire taire les fantasmes qui sommeilleraient en vous : contactée en juin, la comptabilité de Plon me dit être tout juste rentrée dans ses frais côté à-valoir – mille et quelques feuillets, ça fait une somme, tout de même –, je devrais donc percevoir un surplus en 2015 mais, à raison de 1 % sur chaque exemplaire vendu, cela n'aura rien de mirobolant, contrairement à d'autres best-sellers que j'ai pu traduire (car je suis une récidiviste !). Voilà qui est dit clairement.

Gageons qu'en 2015, il y a de fortes chances pour que je retourne dans l'ombre où sont relégués la plupart des traducteurs littéraires – les bons comme les mauvais, d'ailleurs –, mais l'espace d'une année pour le moins charnière, j'en aurai profité ! Non sans une légitime fierté, *in fine* : si ce travail précipité ne s'est pas mué en catastrophe, c'est parce qu'il a bénéficié d'une expérience d'une bonne vingtaine d'années, d'automatismes de traduction éprouvés, sans parler de mon vécu américain de deux années qui m'a sauvé de plusieurs impasses.

Oui, finalement, ce Pulitzer – que je n'ai en rien mérité puisque c'est l'original qui l'a obtenu – pouvait presque se voir comme l'aboutissement d'une carrière, une forme d'adoubement littéraire qui me confère, enfin, une sorte de légitimité dans le métier.

Alors plutôt que de pester sur son caractère aléatoire et mes compétences antérieures passées sous silence deux décennies durant,

j'ai décidé d'en être fière – c'est bête, oui, je sais – et de l'inscrire sur la nouvelle carte de visite que j'ai fait imprimer pour la circonstance – c'est bête aussi, oui, je sais.

Après tout, ce n'était pas demain la veille qu'un tel honneur rejaillirait sur l'humble traductrice que j'essayais de demeurer, en dépit de ces nouveaux galons que je devais au talent d'une autre...